



La Malédiction

Roman.

Jean-Frédéric JUNG

Extraits...

Mon amour pour elle étant bien de ce monde ne pouvait en souffrir... enfin, c'est ce que je croyais !

— Ouhlà ! La malédiction ?

— Oui, mon petit, la malédiction ! Tu t'apercevras au cours de mon propos de quelle manière pernicieuse, la malédiction envahit peu à peu ma vie. Pour l'heure, Mirza remise sur pieds, enfin sur roues, je repris la route et trois heures plus tard, je sonnai à la porte de Clarisse. Il devait être plus ou moins deux heures de l'après-midi. Clarisse ne m'attendait pas et dormait encore. La veille, elle avait fait du baby-sitting une grande part de la nuit, puis en rentrant s'était plongée dans ses cours, histoire de gagner du temps en attendant le sommeil qui ne l'avait surprise qu'au matin. Alors, j'ai insisté et...

— Égoïste !

— Vouï, vouï, vouï, ben pas tant que ça... tu vas voir ! Au bout d'un moment, j'ai entendu du bruit derrière la porte, puis des pas, des pieds nus à coup sûr ! Et Clarisse, encore toute endormie, m'a ouvert. Elle eut d'abord quelques secondes d'hésitation, puis réalisant que c'était moi, elle se jeta dans mes bras ! Aujourd'hui encore, je ressens la pression de son corps contre moi et la tiédeur de son souffle. Je l'ai soulevée par la taille, elle m'entoura les hanches de ses jambes et la gardant enlacée telle quelle, sa tête enfouie dans mon cou, je suis entré dans l'appartement, puis j'ai repoussé la porte du pied et l'ai portée ainsi dans la salle de bain jusque sous la douche ; et là, d'une main, sans lâcher Clarisse qui m'enlaçait toujours, j'ai ouvert le gicleur. Sous l'eau, elle déplaça ses jambes et sur la pointe des pieds se colla contre moi ; je me suis courbé un peu sur elle pour l'abriter des premiers jets, puis, tout en l'embrassant, je lui ai enlevé sa chemise de nuit et quitté mes vêtements...

— Eh bé !... Alors, évidemment, je comprends mieux !

— Pardonné ?

— Holà, monsieur ! Pas si vite !

— Mais, mon petit, je l'ai énormément, énormément aimée, Clarisse !

— On verra...

— Bon, d'accord, je te fais confiance, mon petit ; alors je continue :

Après la douche, avec une tasse de café et une serviette autour du corps, nous nous sommes séchés au soleil sur son balcon, face au jardin du Luxembourg, confortablement étendus sur des transats et avons, comme à chaque fois que nous étions ensemble, bavardé de choses et d'autres, de tout et de rien ; nous avons toujours quelque chose à nous dire, à partager, à débattre. Il arrivait aussi que nous

nous opposions, et même avec véhémence ! Mais au premier silence, un regard, un sourire, une main qui doucement s'interpose, voire un furtif baiser et nos esprits aussitôt signaient l'armistice, puis nos corps, dès que possible, se rejoignaient pour sublimer le traité en une paix amoureuse ! De tout cela notre entente était faite. Comme tu le sais, mon petit, nous n'étions pas encore mariés, mais pour moi, pour elle, Clarisse était déjà ma femme, car elle était mon autre... et j'étais l'autre de Clarisse... Clarisse... Clarisse ne pouvait... Clarisse ne pouvait qu'être ma femme... Cla... Clarisse.....

— Monsieur ?... Clarisse ? ... Houhou ! Monsieur ? Ça ne va pas ?

— Pardon ? ... si, si, ça va, mon petit ; enfin... mais si, ça va aller ; tu vois, c'est plus fort que moi, en en parlant, j'étais revenu en arrière... je... je revoyais tout cela ; je revoyais Clarisse... Clarisse aurait dû être ma femme...

— Que de tristesse, monsieur, dans cet « aurait dû être » ! Pourquoi encore ce conditionnel passé ? Il y a tant de regret dans votre ton !

— Du regret ? Bien sûr, mon petit, du regret ; mais surtout de la peine, beaucoup de peine ! Je l'ai aperçue, de loin, un jour, bien plus tard, au Luxembourg où nous avions l'habitude, quand le temps était beau, de nous retrouver le soir avant de monter chez elle, juste de l'autre côté des grilles, rue Guynemer. Elle tenait par la main une petite d'environ trois ou quatre ans qui...

— Ça vous a touché ?!

— Holà ! Ce petit bout de chou aurait dû être ma fille ; l'enfant que j'avais tant voulue d'elle... alors de la peine, oui, et le mot est faible ! Je n'ai pas osé m'approcher, c'était trop dur ; je n'ai pas pu. Je les ai regardées s'éloigner vers le bassin ; la petite sautillait, heureuse, elle riait le regard levé vers sa mère, vers Clarisse ; elle ressemblait à Clarisse... j'ai pleuré.

— Mais... mais, monsieur, que s'était-il passé pour en arriver là ?

— Absolument rien de spectaculaire ; non, aucune déflagration qui nous aurait laissés abasourdis, juste le temps que chacun comprenne que tout est perdu, fini. Non, bien pire que cela ; une lente et insidieuse déliquescence de notre merveilleuse union ; de jour en jour nous nous éloignons l'un de l'autre, jusqu'à ne plus nous comprendre, ne plus nous reconnaître, alors que nous nous aimions toujours intensément ; naturellement, nous en souffrions d'autant plus ! Car c'était justement dans cet incompréhensible paradoxe que détresse et douleur nous consumaient, tandis que la malédiction, elle, flamboyante, hurlait sa vengeance !

— Comment cela est-il arrivé ?

— Bêtement, tout bêtement par ma faute ! Dès que je me retrouvais seul, Clarisse vaquant à ses occupations d'étudiante, ou à d'autres obligations familiales, ou bien à que sais-je encore, le vison de la Reine Blanche, de la Dame blanche, mais surtout de Luna ressurgissait devant moi et rallumait la flamme de son brûlant et obsédant souvenir avec tout ce qu'il comportait de plaisir fantasmagorique et de culpabilité y afférent. J'ai alors compris que j'étais tombé dans une véritable addiction ! Je me suis miné la conscience et j'ai refait la même erreur : refusant de faire souffrir à son tour Clarisse, j'ai gardé pour moi tout seul ce déchirement de mon être, déchirement qui peu à peu m'a usé, puis détruit ; Clarisse ne pouvait pas comprendre pourquoi de semaine en semaine je me réfugiais dans le silence, ou même m'écarterais de sa présence comme si je craignais de la contaminer. Cela a duré des mois, jusqu'au moment où je me suis aperçu que Clarisse aussi se « défaisait » dangereusement ; elle était arrivée au bout de sa résistance, au bout de ses efforts pour m'extirper d'un ailleurs qu'elle ne pouvait pas identifier ; elle n'en pouvait plus. Alors, dans un ultime reste de force que je trouvais dans l'immense amour que j'éprouvais pour elle, je me suis décidé à mettre un terme à ses souffrances ; je l'ai prise dans mes bras, je l'ai longuement embrassée et je lui ai expliqué que je portais malheur, qu'il lui fallait reprendre sa liberté, que je l'aimais et que je l'aimerais toujours, mais qu'elle méritait autre chose que le calvaire que je lui faisais vivre, que cela valait mieux pour elle. Clarisse ne trouvait pas de mot, elle tremblait de tout son corps dans mes bras ; je lui ai doucement caressé le visage, puis l'ai encore embrassée dans ses larmes et je suis parti...

— Comme ça !

— Oui, comme ça. Je...

[...]

Ne m'en veux pas, petite, tu as insisté pour que je te dise tout, au risque de te décevoir, naturellement. Mais, écoute, petite, je comprends ce que tu ressens mais c'est un milliard de fois moins que ce que ressentent ceux qui l'ont vécu ; tu ne peux pas imaginer ces situations où l'on n'est plus sur Terre ; on est ailleurs, en enfer ! Il faut l'avoir vécu pour en juger... et encore ! Mes hommes...

— Vos hommes, c'est une chose, mais c'est vous, monsieur, qui m'intéressez !

— Oh ! J'ai bien compris, tu sais ! Mais dis-toi que j'étais leur chef et ne suis donc pas plus blanc qu'eux ; j'étais d'accord, sauf pour un cas d'exception qui, dans ma mémoire, amortit un peu, je dis bien un peu seulement, le pénible souvenir de cette terrible nuit.

— C'est-à-dire ?

— En pénétrant moi-même dans une tente, j'ai abattu dans la foulée un Bédouin qui tentait de se jeter sur moi un poignard à la main ; en le retournant pour vérifier qu'il était bien mort, j'ai constaté que, non seulement ma balle l'avait atteint en plein front, mais qu'en plus, en tombant, il s'était empalé sur son propre poignard ! Je n'ai...

— C'était ça, monsieur, votre apaisante exception !

— Voyons, petite, bien sûr que non ! Cela dit, je n'ai pas de regret à son sujet, c'était la règle, lui ou moi. Mais ce qui me frappa surtout, c'était son âge, un vieil homme ! Pourquoi ce vieux s'était-il jeté sur moi, plutôt qu'espérer ma mansuétude en regard de ses années ? J'ai...

— Vous lui auriez accordée ?

— Non, et lui non plus ! J'ai alors levé la tête et balayé des yeux tout l'intérieur de la tente, cherchant de manière totalement irraisonnée une quelconque explication à son attitude ; et j'ai compris ! Tout au fond de la tente, recroquevillée derrière une pile de peaux d'antilope, une forme que je devinais féminine en raison de son drapé, tentait de se dissimuler. Je l'ai évidemment aussitôt extraite manu militari de son refuge et tirée vers la lumière. Alors elle se tint là, devant moi, debout, tremblante de tous ses membres, sans pouvoir prononcer un mot, une main tenant son voile pour cacher son visage et l'autre tendue vers moi, s'opposant à mon approche ; j'ai brusquement écarté la main qui s'opposait, lui ai arraché le voile et j'ai vu son visage ; une gamine ! Mais j'ai surtout lu la terreur dans son regard. Quel âge pouvait-elle bien avoir ? 14, 15 ans maximum, et encore, pas certain ! Il y eut alors comme une suspension du temps, quelques longues secondes où nos regards restaient fixés l'un à l'autre ; puis, vaincue, soumise, avec lenteur et timidité, elle laissa doucement glisser le long de son corps son drapé jusqu'à terre, baissa la tête, de honte, ou peut-être pour cacher ses larmes et resta ainsi, entièrement nue, immobile devant moi, attendant son sacrifice. Elle était longue comme le sont souvent les Sahariennes, avec déjà un vrai corps de femme, une peau superbe, un joli visage oriental, ses grands et beaux cheveux sombres lui tombaient dans le dos, sauf une partie rebelle accrochée sur une épaule dans un bel ourlé naturel et finissant sur le sein gauche, celui du cœur ; ultime réflexe de défense d'un corps féminin, peut-être ? Une manifestation de l'inconscient collectif ? Un rappel à l'histoire de l'humanité ? Mais dérisoire protection ! L'humiliante situation lui donnait une étonnante mais très belle physionomie de madone en prière ; elle était indiscutablement attirante ; mais une gosse quand même ! Dans ma tête, tout est allé très vite ; qu'est-ce que j'allais faire de cette fille ? L'abattre tout de suite ? L'offrir comme les autres au viol de mes hommes ? Ou la prendre moi-même, lui évitant ainsi d'inutiles brutalités ? J'avoue avoir dû me faire violence pour ne pas céder à cette dernière solution qui cachait mal un véritable désir, mais je fus sauvé, et elle aussi, par une image qui me traversa subitement l'esprit : je ne sais pas pourquoi, j'eus, un court instant, une très belle vision d'elle ; elle était toujours nue, mais son visage penché sur un tout petit, nu aussi, qu'elle tenait dans ses bras ! Ce fut, certes, magnifique et fugitif, mais suffisamment clair pour qu'aussitôt naisse dans mon esprit une autre idée ; libératrice, cette idée ! Tu ne peux pas savoir, petite, à quel point ! Cette gosse sera mon exception : elle s'occupera, sous ma protection, des deux bébés qui échappaient à la tuerie !

— Formidable, monsieur ! Formidable ! Pétrifiée, je vous ai laissé continuer, je n'avais plus de souffle pour vous interrompre ! J'ai eu si peur ! Si peur pour elle, si peur que vous tombiez, vous aussi, dans l'abomination ! Je...

— Peur pour elle oui, mais pour moi ? Pourquoi pour moi, mon petit ? Je peux redire « mon petit » maintenant ?

— Pourquoi pour vous ? ... euh... ben... j'sais pas vraiment... mais oui, maintenant, vous pouvez redire « mon petit », monsieur... oui, oui, vous pouvez !
— Merci, mon petit, merci, parce que, tu sais, je suis fatigué, si fatigué !
— C'est vrai que vous pâlissez un peu, monsieur, vous bougez de trop ; reposez-vous un peu ; il y a trop de tension dans vos propos ; il faut oublier cette histoire ; elle est terminée maintenant ; et cette vision de la jeune bédouine avec un bébé dans les bras donne une petite note d'espoir !
— Ah, mon petit ! De l'espoir, peut-être, mais oublier, c'est impossible ; c'est toi qui oublies la malédiction ! Ljuban ! Je ne t'ai encore rien dit de lui dans cette affaire !

Retrouvez « La Malédiction » sur
<https://libre2lire.fr/livres/la-malediction/>

ISBN papier : 978-2-490522-93-4
ISBN Numérique : 978-2-490522-94-1

208 pages – 16.00€

Dépôt légal : Mai 2020
© Libre2Lire, 2020

